



JEAN-PIERRE RAISON

NAISSANCE ET DEVENIR
D'UNE PETITE AGRICULTURE COMMERCIALE
SUR LES « BAIBOHO » DE L'OUEST MALGACHE

Toute description générale de l'agriculture dans l'Ouest malgache distingue une trilogie de formes : un secteur dit « traditionnel », où riziculture sommaire et culture sur brûlis se combinent à un élevage extensif, un secteur « moderne » constitué par de grandes entreprises restées jusqu'à présent entre des mains étrangères, enfin une petite agriculture marchande, qui, sans sacrifier l'autoconsommation, produit pour le commerce et plus spécifiquement pour le commerce international, qu'il s'agisse des riziculteurs de Marovoay, des producteurs de pois du Cap du Mangoky, ou, si l'on veut, des cultivateurs de coton. En fait, la description de la petite agriculture marchande nous semble nettement incomplète, en ce qu'elle est toujours présentée comme articulée sur un secteur étranger de l'économie, qu'il s'agisse du commerce d'exportation proprement dit ou, comme pour le coton, d'activités étroitement encadrées, ravitaillant des firmes implantées à Madagascar, mais contrôlées jusqu'à date récente par des étrangers. Ceci se justifie sans doute quantitativement, car ce type de situation est le plus fréquent ; mais il s'agit aussi d'une distorsion idéologique : quelle que soit leur place sur l'éventail des opinions, les auteurs semblent tous fascinés par l'agriculture d'exportation, qu'ils voient dans son extension une condition *sine qua non* du développement économique ou qu'à l'inverse ils la considèrent comme responsable de la stagnation, sinon du déclin, de l'Ouest malgache. Or celui-ci a vu naître, du moins dans quelques petites régions bien définies, une autre variété d'agriculture fortement liée au commerce, essentiellement tournée vers la satisfaction de besoins nationaux et qui présente des caractères bien distincts.

Ceux-ci, tels que nous les avons observés autour de Maevatanana et de Mjandrivazo, sont sensiblement les suivants. Les productions, relativement variées, sont toutes destinées à un marché intérieur essentiellement malgache ; il s'agit notamment, riz mis à part, d'arachides, haricots, tabac à chiquer, tomates, oignons (1), voire bananes, tous produits qui, sauf le tabac (et encore... car la contrebande est impor-

(1) Tomates et oignons, servant particulièrement à la confection du *rougāi* qui accompagne le riz, sont les deux légumes verts les plus largement consommés en milieu populaire.

tante) circulent largement selon des circuits indigènes, assez simples, vers les Hautes Terres et surtout Tananarive. Ce type d'activité tend à donner naissance à un paysage rural relativement construit, régulier sinon stable, largement marqué par le développement de la culture attelée, qui est presque généralisée. Parallèlement, l'élevage des bovins perd de son importance, au moins numérique, malgré la relative aisance des paysans; les bêtes de trait deviennent l'élément essentiel des troupeaux, signe d'une articulation plus forte de l'élevage sur l'agriculture. Il semble qu'on ait affaire à une forme d'évolution progressive, permettant d'envisager la naissance dans l'Ouest d'un véritable paysannat, et cette hypothèse est d'autant plus séduisante qu'à l'origine de cette forme d'agriculture sont les premiers linéaments d'une économie « introvertie ». Il convient de se demander comment a pu se produire cette éclosion, dans un contexte social et économique qui paraît peu favorable, et d'autre part dans quelle mesure, par son passé, par ses techniques, par les objectifs de ceux qui la pratiquent, une telle forme d'utilisation du sol est un facteur de développement agricole.

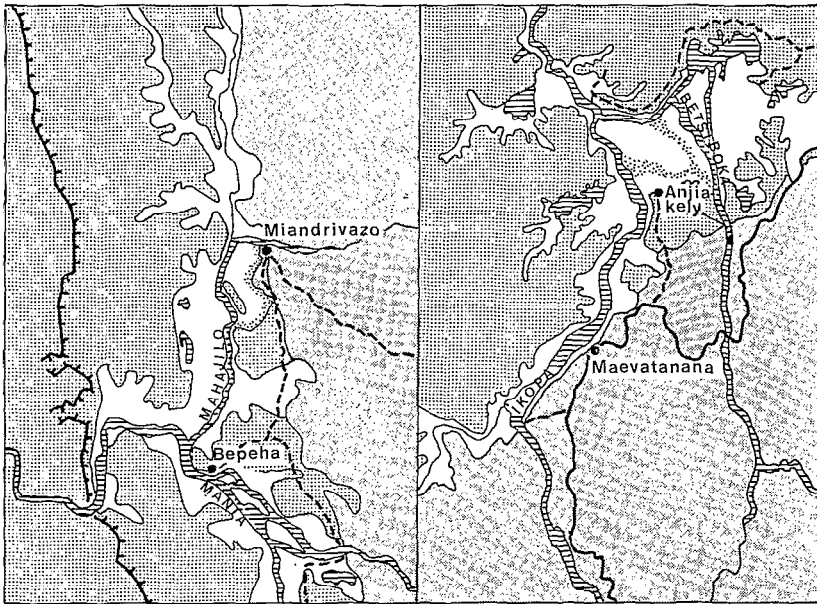
Notre analyse sera, pour l'essentiel, fondée sur deux exemples villageois, pris l'un dans la sous-préfecture de Miandrivazo (le Betsiriry), l'autre à peu de distance de Maevatanana. Il s'agit de deux régions situées en bordure immédiate des Hautes Terres, dans la vaste dépression périphérique qui ourle le massif ancien, et au débouché de fleuves puissants, Mahajilo et Mania pour Miandrivazo, Betsiboka et Ikopa pour Maevatanana. Dans les deux cas, un important alluvionnement a provoqué la constitution de sols de *baiboho*, réputés pour leur fertilité. Il s'agit de sols alluviaux peu évolués, en général très micacés, pauvres en matière organique, mais dotés d'une bonne capacité d'échange, et dont le complexe absorbant est presque saturé; la texture en est fort variable, allant des sols très argileux des cuvettes de débordement aux sols sablo-limoneux des levées alluviales. De plus, les variations du débit et du tracé même des cours d'eau entraînant de constantes modifications des conditions d'alluvionnement, les *baiboho* sont en réalité constitués de strates successives de composition variable, ce qui crée une marquetterie, jamais achevée, de conditions pédologiques. A l'exception des *baiboho* morts (ou « hauts ») que seules atteignent des crues exceptionnelles, ces terres alluviales sont périodiquement inondées, soit pendant la quasi-totalité de la saison des pluies, soit en tout cas à plusieurs reprises pendant un certain nombre de jours en période de hautes eaux. La vie agricole est alors limitée, à des degrés divers, tandis que par contre, en saison sèche, hors des sols les plus sableux, la culture de décrue est très souvent praticable.









A 35 km au sud de Miandrivazo, Bepeha est un village de 234 habitants, fort bien situé, à proximité du confluent du Mahajilo et de la Mania (qui forment alors la Tsiribihina), desservi par une piste utilisable pendant l'essentiel de l'année, donc virtuellement un nœud assez remarquable de la circulation locale. C'est un village de cultivateurs indépendants, entouré presque de tous côtés par des concessions tabacoles, qui, jusqu'en 1972, dominaient l'économie de la région; ce seul fait lui donnait le « style » particulier d'un îlot de résistance à une mise en valeur étrangère. Après avoir longtemps pratiqué une petite culture de tabac, puis s'être peu à peu replié sur la simple riziculture, Bepeha s'est, depuis 1950, consacré à la culture du haricot dont il a été l'initiateur en Betsiriry.

Avec ses 276 habitants, Anjiakely est une unité de taille comparable, et sa position est à première vue assez similaire. C'est également, au moins par épisodes, un village de confluent, sur un des points de rencontre possibles de l'Ikopa et de la Betsiboka; il est lui aussi situé à faible distance de concessions européennes, Man-

gabe, Bekobay et Bevilany (1) et il fut lui-même pendant un temps le centre d'une concession. Mais, à l'encontre de Bepeha, ce n'est pas un pôle ancien du peuplement, mais un village de frange, en bout de piste, si ce n'est plus un village pionnier. D'autre part, ce qui rapproche Anjiakely de Bepeha lui donne des caractères originaux par rapport à l'ensemble de la petite région où il se situe. Sa position à proximité des domaines européens n'est pas typique du canton de Maevatanana, où les entreprises agricoles étrangères n'ont jamais eu d'importance, les communautés paysannes s'étant assuré le contrôle de l'espace. Sa situation, constamment menacée par les caprices de la Betsiboka est aussi relativement originale, car les autres villages du

SITUATION DES VILLAGES ÉTUDIÉS



- | | | | |
|---|----------------------|---|---------------|
|  | Socle cristallin |  | Ancien cours |
|  | Roches sédimentaires |  | Cuesta |
|  | Alluvions (baiboho) |  | Route bitumée |
|  | Lac et fleuve |  | Piste |

0 15 km

(1) Ces concessions, d'abord plantées en tabac, puis de plus en plus en coton, sont situées sur la bordure nord de la plaine d'Anosikely, constituée par la Betsiboka à son confluent avec l'Ikopa. Mangabe et Bekobay ont été créées par la CAIM, Bevilany par la CAIC.

canton, dans les petites plaines des rives de l'Ikopa, ont des terroirs somme toute moins instables. La comparaison entre les deux villages est facilitée mais rencontre vite des limites, car le contexte dans lequel ils se situent est sensiblement différent; alors que Bepeha est à Miandrivazo un village de pointe, Anjiakely est, pour le pays de Maevatanana, à un degré d'évolution relativement peu poussé. Il n'en est pas moins pleinement entré dans une économie marchande, fondée sur l'arachide et secondairement sur le tabac, cultivés, comme le riz, selon les techniques de la culture attelée.

L'examen de la carte des densités montre que nos deux exemples se situent dans des régions relativement bien peuplées, du moins compte tenu des superficies réellement utilisables, qui sont faibles. Au Nord-Ouest, le pays de Maevatanana se détache, avec des densités supérieures à 30 et plus souvent (pour les trois communes rurales de Maevatanana, Anosikely et Madiromirafy) à 60 par km² utilisable rationnellement, contrastant avec les densités plus faibles de la région de Mampikony (avant un nouveau maximum aux approches d'Antsohihy) et surtout, à l'Ouest avec les étendues sous-peuplées de Kandreho et de la sous-préfecture de Morafenobe. Les densités remontent progressivement au Sud, vers Miandrivazo, mais il ne s'agit plus là que de fortes densités relatives, le maximum étant atteint dans le canton de Manandaza, avec 42,6 personnes au km² utilisable; une nouvelle chute de la densité se produit au Sud, après Malaimbandy. Les deux pôles de peuplement, au contact des Hautes Terres merina et betsileo, coïncident très sensiblement avec d'une part les débouchés sur les régions sédimentaires de l'Ouest des principaux cours d'eau et des grands axes routiers, avec d'autre part les points où l'immigration d'originaires des Hautes Terres a été la plus sensible.

Une explication passe-partout, fréquemment utilisée dans la littérature géographique sur Madagascar, serait de justifier l'évolution agricole de ces régions par l'origine des populations paysannes : l'agriculture marchande tournée vers les marchés des Hautes Terres serait née de l'immigration de populations *ambaniandro* (1). De fait, celles-ci occupent une grande place dans la sous-préfecture de Maevatanana et plus spécialement dans le canton du même nom, où Merina et Betsileo forment de 60 à 65 % de la population selon les estimations; pour les cantons de la partie basse de la sous-préfecture, située dans le bassin sédimentaire de Majunga, le pourcentage était en 1971 de 40 (2). La part des originaires des Hautes Terres est beaucoup moins conséquente à Miandrivazo: en 1972, Merina et Betsileo ne formaient que 23,2 % de la population de la sous-préfecture, et dans le canton de Miandrivazo lui-même, où la population *ambaniandro* est plus importante que dans le reste de la région des concessions, elle ne représentait guère plus de 20 % du total. Mais ne serait-ce pas, au fond, une preuve *a contrario*? Moindre développement de la petite agriculture marchande et moindre place des immigrants des Hautes Terres ne sont-ils pas liés, l'extension des concessions européennes ayant provoqué la venue de popu-

(1) Originaires des Hautes Terres, Merina ou Betsileo.

(2) Le contraste est réel avec la partie de la sous-préfecture qui appartient géographiquement aux Hautes Terres (cantons d'Andriba et d'Antsiafabositra) où les *Ambaniandro* sont près de 60 % de la population; mais la situation varie très sensiblement selon les cantons: on peut en fait opposer dans la partie basse de la sous-préfecture un centre à forte implantation d'originaires des Hautes Terres et deux extrémités de populations beaucoup plus mêlées, les Sakalava, et même plus généralement les ethnies du Nord-Ouest, étant partout largement minoritaires.

lations du sud-est et du sud de l'île? L'explication, en réalité ne tient guère. Il est d'abord aisé de constater que le lien entre la présence d'*Ambaniandro* et l'extension de la petite agriculture commerciale n'a rien de général dans l'Ouest, fût-ce en bordure des Hautes Terres: le canton d'Ankavandra est, dans le Betsiriry, la principale zone d'implantation des Merina (plus de 30% de la population), mais son agriculture est de pure subsistance et les ressources essentielles y viennent de la vente des bœufs; au sud, Malaimbandy est largement peuplé de Betsileo, mais les concessions européennes y tenaient une place prépondérante jusqu'à ces dernières années. Nos deux villages témoins infirment également l'hypothèse par leur peuplement hétéroclite. Dans la mesure, très limitée, surtout à Anjiakely, en raison de la pratique fréquente et ancienne des mariages inter-ethniques, où l'appartenance ethnique a encore un sens, la répartition par groupes est significative:

REPARTITION DE LA POPULATION PAR ETHNIE

	<i>Bepeha</i>	<i>Anjiakely</i>
Merina	28,2%	18,8%
Betsileo	11,1%	25,6%
Masombika (1)	—	17,3%
Sihanaka	—	5,4%
Ethnies du Sud-Est	12,4%	18,8%
Antandroy	9,8%	14,1%
Sakalava	38,5%	—

Par rapport à la moyenne du canton de Miandrivazo, la population sakalava est particulièrement importante à Bepeha; la part des *Ambaniandro* est plus faible à Anjiakely que dans l'ensemble du canton de Maevatanana. L'agriculture commerciale s'est, dans les deux cas, développée très généralement, indépendamment de l'appartenance ethnique: il serait abusif de dire que celle-ci est sans rapport avec l'activité agricole, mais elle joue sur des points secondaires, dont certains seront évoqués plus loin.

Non négligeable, le rôle des immigrants des Hautes Terres a manifestement été d'une autre nature. Il a d'abord été démographique et, en quelque sorte, politique. Première venue, pour des raisons évidentes de proximité, l'immigration *ambaniandro* a pu se mettre en place avant que ne débutât vraiment l'accaparement des terres par les colons européens. Certes, dans les premières années de la colonisation, de très vastes concessions avaient déjà été attribuées, mais leur immensité même, les rendait dérisoires, compte tenu des techniques de l'époque et de la faiblesse des investissements. Ainsi, à Maevatanana, la Compagnie Occidentale de Madagascar,

(1) Esclaves d'origine africaine (d'où leur nom de « Mozambiques »), introduits par la traite et libérés dès 1876, donc vingt ans avant les *andevo*, malgaches d'origine. Après leur émancipation, ils se dispersèrent assez largement, notamment sur les confins de l'Imerina.

héritière de l'entreprise minière de Subergie (1) disposait en principe, au début du xx^e siècle, de la totalité de l'actuelle sous-préfecture, puis, par le décret du 22 mai 1904, de 64 296 ha sur lesquels elle avait un monopole théorique de commercialisation et où elle pouvait percevoir des redevances de métayage; mais, incapable de contrôler son territoire, la Compagnie se cantonnait pratiquement dans le transport fluvial et l'extraction de l'or. Même autour des ports de l'Ouest, comme en témoigne notamment l'exemple de Morondava (2), l'accapement du sol par les Européens pour tirer profit de l'agriculture ne débuta réellement qu'avec les années 20; en Betsiriry, il battit son plein cours des années 30. Or, dans certaines parties de l'Ouest, aux confins des Hautes Terres, les trente premières années de l'occupation française avaient vu se développer une importante immigration d'originaires des Hautes Terres, qui formaient alors l'essentiel de la population.

POURCENTAGE DES AMBANIANDRO DANS LA POPULATION TOTALE

	District de Maevatanana (Kandreho exclu)		District de Miandrivazo (y compris Ankavandra)	
	Nombre	%	Nombre	%
1915	16 358	83,9	13 317	74
1921	18 871	77,1	12 713	68

La présence d'une masse appréciable de paysans merina et betsileo aurait pu constituer un frein à l'extension des concessions étrangères, d'abord par le poids démographique et par l'extension de son emprise sur des terres cultivables assez rares, ensuite pour des motifs qui relèvent sinon du politique, du moins de la psychologie des administrateurs coloniaux, parce que l'immigration *ambaniandro* était souvent considérée comme une garantie de mise en valeur efficace du sol.

Force est de reconnaître que bien souvent, ces arguments n'ont en fait guère pesé face aux ambitions de la colonisation agricole européenne. Le delta de la Morondava, étudié par E. FAUROUX, comptait un nombre non négligeable de villages merina et betsileo anciens, parfois antérieurs à la conquête; il n'en fut pas moins largement accaparé par les Européens, comme les plaines qui avoisinent Mahabo, où les Betsileo étaient venus en nombre au cours des années 20 et 30, quand l'ouverture du canal de Dabara permit l'extension des rizières (3). On peut seulement dire que les *Ambaniandro* furent moins systématiquement spoliés que les Sakalava, parce

(1) Le français Subergie avait obtenu du Premier ministre Rainilaiarivony une concession pour l'extraction de l'or sur une surface équivalant à cinq départements français, et qui englobait toute la région de Maevatanana.

(2) Cf. FAUROUX (E.), 1975. — « La formation sakalava ou l'histoire d'une articulation ratée ». Paris. ORSTOM, 405 p. *multigr.*

(3) Il est malaisé de mesurer statistiquement le phénomène en raison des changements des limites administratives et de l'imprécision des statistiques. Au début des années 20 on comptait dans le district environ 10 000 Betsileo; ils étaient 15 000 à la fin de la décennie, 20 000 environ au début des années 40. Dans les années 50, ils n'étaient plus à nouveau que quelques 10 000.

que leur emprise sur le sol ne pouvait passer inaperçue et parce que, assez souvent, ils avaient quelque lien avec l'administration. Plus éloigné des villes, et donc un peu plus protégé des convoitises, le Betsiriry connut certes une flambée de croissance d'une petite agriculture commerciale malgache, consacrée au tabac. La production de tabac de la région de la Tsiribihina (pratiquement les deux districts de Belo et de Miandrivazo), réalisée alors par les seuls Malgaches ou presque, était fort importante à la fin des années 20, et se comparait avantageusement à celle de la région de la Betsiboka, centrée sur Maevatanana et Ambato Boëni. Or, en quelques années, par la combinaison de l'accaparement des terres, de la contrainte physique, voire de la terreur, et avec la complicité de la Mission des Tabacs, la colonisation européenne devait éliminer à peu près totalement les producteurs malgaches de tabac et accaparer une très large part des *baiboho* productifs (1).

ACHATS PAR LA MISSION DES TABACS

Tonnages	1922	1923	1924	1925	1926	1927	1928
Tsiribihina	—	—	4	48,5	91,5	202,5	439
Betsiboka	93	72	17	124,5	273,5	258,5	403
<i>en pourcentage du total des achats à Madagascar</i>							
Tsiribihina	—	—	1	8,1	11,5	19,9	31,1
Betsiboka	26,2	22	4,3	20,9	34,3	25,4	28,5

PART DES MALGACHES ET DES EUROPEENS
DANS LA PRODUCTION DE TABAC
(District de Miandrivazo)

	<i>Malgaches</i>	<i>Européens</i>
1931	71,8	28,2
1932	40,7	59,3
1933	30,5	69,5
1935	5,6	94,4
1938	10,3	89,7
1939	9,2	90,8

A Maevatanana, par contre, la production malgache de tabac restait prédominante. On ne saurait y voir l'effet d'une plus grande puissance des populations des Hautes Terres, majoritaires dans le district (2) : leurs effectifs et leur densité n'étaient guère supérieurs à ce qu'ils étaient en Betsiriry. On peut, certes, penser que les planteurs malgaches ont bénéficié d'une certaine bienveillance de la part de l'administration : pour développer rapidement la culture du tabac, la Mission métropolitaine, qui la

(2) Cf. notre thèse : « Enracinement et Mobilité. Les sociétés rurales sur les Hautes Terres centrales malgaches et leurs confins occidentaux », Paris, 1980, 4 t. *multigr.*

(1) Elles constituaient alors environ 70% de la population totale.

considérait d'abord comme une activité strictement paysanne, avait recours à l'aide des cadres européens de l'administration, qui recevaient des primes en fonction de quantités de tabac produites. Ces gratifications étaient considérables et arrondissaient notablement des soldes modestes. En 1928, deux adjoints du chef de poste de Maevatanana auraient touché respectivement 10 911 et 2 609 francs (1). La culture du tabac par les Malgaches, qui présentait bien des aspects d'une culture commerciale obligatoire, plus lucrative pour les administrateurs que la culture effectuée pour les colons européens, pouvait donc être favorisée. Mais, réglementairement, la situation n'était pas différente en Betsiriry où les planteurs français surent se concilier administration et agents de la Mission des Tabacs. Nous pensons que, à Maevatanana, la petite agriculture marchande a plutôt été protégée, paradoxalement, par l'existence de la vaste concession de la Compagnie Occidentale, qui gelait la situation foncière, empêchant l'installation d'autres étrangers désireux de faire fortune sur le sol cultivé. Lorsque les privilèges de la Compagnie tombèrent en désuétude, après la Deuxième Guerre mondiale, les communautés paysannes s'étaient étoffées et leurs protestations contre les spoliations rencontrèrent plus d'écho auprès de l'administration territoriale. L'exemple d'Anjiakely nous en apporte, dans une certaine mesure, confirmation. Cas exceptionnel à Maevatanana, les terres du village, déjà mises en valeur, furent octroyées en concession à un Européen en 1952. Sans doute, la densité de population était-elle encore relativement faible, en raison de la situation écartée et dangereuse du terroir, à proximité d'un confluent dont le tracé était extrêmement changeant, mais tout le noyau central de la population actuelle, formé de Masombika, de Betsileo et de Merina, y résidait déjà et se vit réduit à l'état de métayer, tandis qu'une main-d'œuvre nouvelle d'Antaisaka et d'Antandroy était introduite. L'opposition des villageois se renforça quand le concessionnaire voulut transformer les rizières en champs de tabac; l'entreprise ayant fait faillite, les terres furent rendues aux villageois qui rétablirent autant que possible les anciennes divisions foncières. Certes, dans les premières années, les protestations paysannes n'avaient pas eu d'effet, mais elles devinrent efficaces dès que la colonisation révéla sa faiblesse économique: la force plus grande des communautés, le changement de contexte politique surtout, en rendent compte. A notre connaissance d'ailleurs, la spoliation foncière subie par les habitants d'Anjiakely est un cas isolé dans le canton de Maevatanana; de manière générale, la petite agriculture marchande se maintint des années 20 à nos jours, fondée sur le tabac, dont Maevatanana fut, après l'Itasy, la principale zone de culture paysannale.

Cette orientation précoce et continue a eu des effets évidents sur le développement agricole et le niveau de vie des populations. La rareté des sources limite notre analyse, mais les rares faits connus sont significatifs. L'agriculture de la région de Maevatanana est très tôt caractérisée par une combinaison spécifique de traits modernes et de caractères d'une agriculture extensive archaïque. D'une part, on constate la rapide multiplication des charrues dès le début des années 30 (2). Les villageois de Bemangahazo nous ont affirmé en avoir régulièrement utilisé dès 1932. En 1938,

(1) A.R.M. Cabinet civil D 59 S. Lettre de la Chambre de commerce de Majunga au Gouverneur général du 26 janvier 1929.

(2) Voir un peu plus tôt: il y aurait eu dans le district 32 charrues en 1929 (A.O.M. 2 D 124, Rapport économique 1929) et 194 en 1932 (ib. 2 D 125. Rapport économique 1932).

on en aurait compté 600 dans le district et 150 nouvelles étaient commandées (1) à une époque où elles étaient encore fort rares en Imerina, sauf en Vonizongo. L'engouement se maintint : à la foire de Maevatanana, en 1952, 200 charrues, dont 5 brabant doubles, contre 10 herses seulement, étaient vendues (2). D'autre part, la culture du tabac, qui était pour une large part du Maryland destiné à l'exportation, obligeait à l'emploi de techniques relativement soigneuses et intensives ; d'ailleurs, le prix d'achat du tabac de Maevatanana, très comparable, voire parfois supérieur, à celui de la province de Tananarive, plaide en faveur des agriculteurs de la région. D'autres cultures soignées sont mentionnées à l'occasion, notamment les oignons, plantés en bordure des lacs en 1929, sinon auparavant (3). Mais il ne s'agit point, cependant, d'agriculture intensive : la disproportion remarquable entre achats de charrues et de herses est déjà significative. Il apparaît notamment que la riziculture est restée fort peu soignée : le riz d'*asara* (saison des pluies) était rarement repiqué jusqu'aux années 60 (4) et ne bénéficiait que très exceptionnellement d'une irrigation d'appoint ; le contrôle de l'eau était si peu recherché que la plupart des rizières ne comportaient même pas de diguettes. La culture de saison des pluies est donc longtemps restée apparentée à une culture sommaire dans des marais saisonniers, fondée sur le semis direct et le piétinage par des troupeaux de bœufs importants, trop importants pour rester constamment sur des terroirs assez peuplés, et qui partaient en transhumance, pendant la saison des pluies. Jusqu'au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale, on ne peut donc parler d'une petite agriculture marchande évoluée, mais seulement d'une combinaison d'agriculture primitive, extensive, orientée vers la commercialisation, et d'une culture commerciale presque inévitablement soignée, le tabac. Les achats de charrues, s'ils pouvaient présenter un intérêt pratique, pour limiter le travail lors des périodes les plus chargées (5), nous semblent aussi relever d'une certaine ostentation, assez répandue dans un pays neuf, relativement riche, dont une large part de la population était d'origine sociale modeste — anciens esclaves notamment — et désireuse de marquer son émancipation. Cet intérêt pour certaines innovations techniques vues à la fois comme des moyens d'enrichissement et des signes de réussite, semble caractériser dans d'autres régions les groupes d'*andevo* (anciens esclaves), comme en témoignent, par exemple, les travaux de J. WURTZ sur les plaines de Tananarive (6). De la même tendance ressortissent les constructions somptuaires d'églises et de temples en briques, dont les hauts campaniles surprennent dans le paysage de l'Ouest, et dont on souligne aujourd'hui encore qu'ils ont été construits « avec l'argent du tabac ».

(1) A.O.M. Affaires administratives. Missions d'Inspection 116. Tournée de l'inspecteur Thomas.

(2) « L'essor agricole de Maevatanana ». *Bulletin de Madagascar*. 16-9-1952, p. 6-8.

(3) A.O.M. 2 D 124. Rapport économique. Province de Maevatanana, 1929.

(4) On sait par contre que le riz *asotry*, ici appelé *vary jebly*, cultivé en décrue, est nécessairement repiqué.

(5) La charrue n'avait guère d'utilité lors de la principale pointe de travail à la fin de la saison des pluies, où il faut à la fois moissonner le riz d'*asara*, préparer les champs de tabac et les pépinières de riz *jebly* ; par contre, elle jouait un rôle appréciable en fin de saison sèche, lorsque le labour des parcelles de riz *asara* coïncide avec les tâches très prenantes de conditionnement du tabac.

(6) WURTZ (J.), 1973. — « Structures foncières et rapports sociaux dans la plaine de Tananarive. Paris. ORSTOM, 281 p. *multigr.* + annexes.

Un certain usage de l'argent, une pratique de la vente, s'étaient donc précocement introduits, qui permettent de comprendre comment avec rapidité et une relative facilité, les villages de la région de Maevatanana ont pu se reconverter, une fois close la grande époque du tabac. Rien de tel, en apparence, autour de Miandrivazo, où la prépondérance écrasante des concessions européennes avait réduit à la portion congrue les communautés villageoises indépendantes, chassées des meilleurs *baiboho*, cantonnées loin des principales vallées dans des sites qui ne convenaient guère qu'à la riziculture (1). Il importe cependant d'y regarder de plus près. Manifestement Bepeha, comme les villages qui maintenant, à sa suite, étendent leurs cultures marchandes, et notamment Belolo près d'Ankotrofotsy, représentent des sortes d'îlots de résistance à l'expansion des concessions. D'une part, Bepeha comme Belolo sont de vieux points d'implantation *ambaniandro* qui sont parvenus à conserver quelques *baiboho* propices aux cultures de décrue. D'autre part, aux marges des concessions, ils accueillaient non point exactement des réfractaires, mais du moins des hommes qui, après avoir assimilé les techniques de l'agriculture de plantation et fait à l'occasion quelques bénéfices comme métayers ou cadres des exploitations européennes, en refusaient les contraintes sociales et économiques; c'étaient aussi de petits centres commerciaux, vivant pour une bonne part de la clientèle des métayers voisins, et les marchands y formaient un petit noyau d'entrepreneurs susceptibles d'investir dans la terre. Lorsqu'elle prendra son essor, l'agriculture commerciale paysanne pourra, dans une certaine mesure, apparaître comme un sous-produit de l'activité des concessions européennes.

Sous un autre angle enfin, la présence marquée d'immigrés des Hautes Terres est moins une cause du développement de la petite agriculture marchande qu'un signe d'une situation géographique particulière qui lui est nettement favorable. Miandrivazo et Maevatanana sont en effet assez exceptionnellement situés: ce sont pratiquement les régions de *baiboho* les plus proches de Tananarive, moins de 250 km à vol d'oiseau (Ankavandra, aussi proche, ne comptant guère d'alluvions récentes), et seules elles lui sont reliées d'assez longue date par des routes praticables toute l'année. L'avantage est particulièrement net pour Maevatanana: l'axe Tananarive-Majunga, qui fut celui de la conquête, a d'emblée retenu les soins de l'administration, et la route fut permanente de la capitale à Maevatanana dès le début du xx^e siècle; son bitumage a été réalisé jusqu'au chef-lieu de sous-préfecture en 1965. Miandrivazo par contre n'a été définitivement relié à Antsirabe qu'en 1935 et l'entretien de la route, qui était pratiquement restée un cul de sac, n'a été ni très régulier ni très soigné; en 1974 seulement ont débuté les travaux d'établissement d'une route goudronnée. Néanmoins, l'acheminement de produits vers les Hautes Terres était dans les deux cas possible, notamment au cours et à la fin de la saison sèche, période où les *baiboho* portent des cultures commerciales, et où les Hautes Terres, engourdies par l'hiver, ne sont par contre guère productives. L'immigration des Hautes Terres,

(1) A première vue, la pression foncière des Européens n'a pas été exorbitante: les concessions véritables n'ont guère occupé plus de 8% de la superficie cultivable. Mais la réalité est assez différente: outre les concessions, seules légalement attribuées, existaient es réquisitions, simples demandes d'octroi de concessions, souvent non suivies d'effet légal, que maints colons assimilaient à des titres de propriété et entendaient faire respecter comme telles par les paysans. Ainsi, dans la pratique, les Européens contrôlaient l'essentiel des *baiboho* qui convenaient aux cultures de décrue, laissant aux paysans les vallées affluentes, souvent mal drainées, et les cuvettes de débordement.

qui résulte elle-même pour une bonne part de ces conditions de circulation, encourage les échanges: la présence de « pays » facilite les déplacements des collecteurs *ambaniandro*, les voyages de visite des émigrés au pays sont aussi l'occasion de transports de marchandises, et permettent l'introduction sur les Hautes Terres de nouveaux produits de l'Ouest. S'ils ne sont donc pas les seuls acteurs loin de là de la nouvelle culture commerciale, les originaires des Hautes Terres sont sans conteste les initiateurs des réseaux de relations qui ont favorisé sa naissance.

Sensiblement moins exigeants en travail que le tabac, haricot et arachide ont cependant en effet sur lui le désavantage de ne pas jouir d'un marché garanti (1) et d'être des cultures de moindre valeur marchande. Elles sont devenues largement concurrentielles en raison d'une organisation efficace de la commercialisation. Ceci est particulièrement patent à Anjiakely comme dans tous les villages voisins, où des circuits d'abord clandestins, tournant la réglementation en vigueur, ont été établis. Officiellement, dans tout le ressort de la sous-préfecture de Maevatanana, les arachides, depuis 1964, devaient être vendues à l'Ucopra (2), « coopérative d'Etat », créée pour faire pièce au réseau commercial des *Karana* (Pakistanais): le prix du kg d'arachides en coques, qui était de 35 à 40 francs malgaches (3) au début des années 60, tombait à environ 20 FMG en 1964-65 pour les membres de la coopérative (4), à 12 F 50 seulement pour les autres cultivateurs; il devait varier sensiblement ensuite, mais rester le plus souvent faible, de l'ordre de 25 à 30 FMG en 1973. Aussi, profitant de la proximité de la route bitumée, les villageois d'Anjiakely, et, premiers d'entre eux, en 1969, les *Ambaniandro*, ont-ils pris l'habitude d'aller vendre directement leurs arachides à Tananarive. Le transport est effectué en charrette jusqu'à Andramy, puis au-delà en camionnette bâchée, et la vente est effectuée à Isotry (5) auprès de grossistes qui ravitaillent les huileries de la capitale. Un kg d'arachides en coques y est vendu 40 FMG, tandis que l'arachide décortiquée, qui vaut 50 FMG le kg en septembre-octobre, atteint jusqu'à 75 FMG en juillet-août, période de soudure. Les frais de transport atteignant, en 1973, au maximum 450 FMG pour un sac de 90 kg d'arachides décortiquées (plus les frais de déplacement du cultivateur lui-même), l'opération est légèrement bénéficiaire même pour la vente de deux sacs, et franchement rentable si l'on vend cinq sacs, ce qui n'est à Anjiakely qu'une production médiocre (6). On conçoit donc l'engouement pour le déplacement à Tananarive, en dépit de son caractère illégal: en 1973, d'après nos enquêtes, les ventes à Tananarive auraient représenté dans le village 93,5% du total.

Ce mode de commercialisation a eu pour effet, en aval, d'inciter à des investissements complémentaires: en 1973, deux cultivateurs ont acquis des décortiqueuses,

(1) Jusqu'en 1972, l'ensemble de la production de tabac était acheté par la Mission métropolitaine des Tabacs, émanation du SEITA, qu'elle fût destinée à l'exportation ou au marché intérieur. Pour les planteurs malgaches particulièrement, le relais fut alors pris par l'Office malgache des Tabacs (OFMATA).

(2) Union des Coopératives de Producteurs d'Arachide.

(3) 1 franc malgache vaut sensiblement 0,02 franc français.

(4) On devenait membre moyennant une cotisation de 1 000 FMG.

(5) Quartier populaire de Tananarive, siège notamment de marchés de gros et de demi-gros.

(6) Pour deux sacs d'arachides décortiquées équivalant à 250 kg d'arachides en coques, les frais de transport sont au maximum (si le producteur ne possède pas de charrette), de 1 900 FMG, alors que le bénéfice brut supplémentaire est de 3 925 FMG. Pour cinq sacs, les frais sont de 3 250 FMG, le supplément de bénéfices de 9 815 FMG.

achat aisément rentabilisé, puisque ces engins, payés 20 000 FMG, sont loués aux autres producteurs contre une somme de 50 FMG par sac d'arachides en coques (1). Mais la rupture de fait avec l'Ucopra a eu également des conséquences en amont. La coopérative, en effet, fournissait à ses adhérents des semences à un prix relativement bas (16 FMG par kg); or, leur conservation étant difficile, les arachides de semence sont traditionnellement produites en saison des pluies, dans les cantons de la sous-préfecture situés sur les Hautes Terres (Andriba et Antsiafabositra) ou dans la sous-préfecture de Tsaratanana. Les paysans d'Anjiakely ont donc créé, en bordure des îlots gréseux sur lesquels est établi le village, des champs d'arachide *asara*, de rendement très médiocre (la production ne dépasserait guère les quantités semées) mais qui permettent de se passer totalement des services de l'Ucopra. C'est, en définitive, un système complètement indépendant qui a ainsi été mis sur pied.

L'organisation de la commercialisation n'a pas atteint, dans la région de Mian-drivazo, le même degré d'autonomie. Si les paysans de Bepeha ont bien, en 1965, lorsque les cours du haricot étaient particulièrement bas, tenté de grouper leur production pour effectuer des ventes directes sur les Hautes Terres, l'entreprise a échoué. De fait, le haricot, offert directement à la consommation, est de vente plus délicate et suppose une solide implantation sur les marchés. Les récoltes sont donc vendues pour une part à des marchands venus d'Antsirabe, et pour une autre part, fort appréciable, aux commerçants locaux, qui sont en même temps producteurs. Il semble que jusqu'à présent cette solution ait donné satisfaction: les commerçants de Bepeha, en particulier, touchés par le marasme puis par la chute des plantations de tabac, ont intérêt à la prospérité d'une culture, qui, directement ou indirectement, leur est aussi bénéfique; tant que la culture n'est pas très fermement établie, ils évitent de décourager les paysans par des cours trop bas ou une pratique trop systématique de l'usure. Les prix restent élevés: au plus bas, en 1968, le haricot se vendait 25 FMG le kg; dès 1969, il remontait à 45 FMG pour de plus descendre au dessous de 40 et dépasser 50 FMG en 1973. Le problème du maintien des cours était alors au centre de toutes les discussions de paysans qui tentent notamment de s'organiser pour éviter les achats sur pied, dans les *baiboho*, où les marchands sont maîtres des prix, et pour négocier collectivement un tarif. On note d'autre part, comme à Anjiakely, une évidente autonomie technique des agriculteurs: elle est, au demeurant, beaucoup plus naturelle car les Services agricoles ne se sont nullement souciés de cette culture; des initiatives intéressantes se sont fait jour, comme le traitement des semences soit avec des produits quémandés auprès des Services agricoles, soit, pis-aller, avec du DDT.

Ces attitudes économiquement et techniquement judicieuses, facilitées par la proximité et la familiarité du milieu des Hautes Terres ne doivent cependant pas nous faire conclure trop vite à une pure adaptation rationnelle aux lois d'un marché. Bepeha comme Anjiakely doivent aussi pour une large part sinon leur spécialisation, du moins leur rapide évolution, aux caprices incontrôlables d'un milieu instable, et aux ruptures qu'ils provoquent dans l'équilibre entre population et ressources. Certes, depuis l'établissement des concessions européennes, Bepeha ne disposait que d'un terroir limité, ce qui n'avait pas été étranger au maintien d'une petite culture du

(1) Le prix de l'arachide décortiquée à Tananarive est trop bas, ne rémunérant pas le travail; l'intérêt essentiel de l'opération de décortiquage au village est la baisse des coûts de transport.

tabac. Néanmoins, la riziculture est longtemps restée la base des activités agricoles, pratiquée tant en *asotry* qu'en *asara*, dans le nord de l'île d'Analambiby et, au pied même du village, sur un *baiboho* fermant les vallées affluentes, ennoyées, où le riz est cultivé en décruc. Mais les cyclones successifs de 1959 et 1969 ont considérablement limité les surfaces exploitables, faisant notamment disparaître une large partie des rizières : le cours de la Mania s'est en effet déplacé et fractionné en une série de bras, coupant l'extrémité nord de l'île, détruisant maintes levées de berge cultivées en *asara* et obstruant de sables les exutoires des lacs, dont la décrue en saison sèche est devenue tout à fait insuffisante : l'essentiel des terres utilisables consiste maintenant en terrasses inondables qui ne se prêtent guère qu'aux cultures sèches de décrue. L'histoire morphologique d'Anjiakely est plus complexe, fonction du déplacement du cours de la Betsiboka et de son confluent avec l'Ikopa. Avant la Première Guerre mondiale, le terroir en était franchement éloigné et constituait une zone de cuvettes de débordement où dominait nettement la culture de riz *asotry*. En 1916, le fleuve déplaça son cours vers le sud et s'établit à proximité du village ; les dépressions furent alors comblées et le riz d'*asara* prit la première place. Ce changement parut un temps une bénédiction, car l'alluvionnement ouvrait de nouvelles terres à la culture et assurait aux *baiboho* une remarquable fertilité ; mais il suffit d'une dizaine d'années pour que les terres ainsi rehaussées tendent vers l'état de *baiboho* morts que les crues n'atteignaient plus que très exceptionnellement, y déposant alors surtout des sables. Surtout, en 1959, la Betsiboka modifia radicalement son cours, le fixant loin au nord, en allant combler la dépression du lac Amparihibe. Dès lors, l'alimentation en eau des rizières, dans des sols très perméables, est devenue incertaine, et la superficie cultivée en riz aurait diminué d'un quart. Traditionnellement, Anjiakely avait, en *asotry* puis en *asara*, rempli le rôle de grenier à riz pour des villages plus à l'étroit comme Andramy, Beanana, Beratsimanina, voire pour la ville de Maevatanana. Dorénavant, la population augmentant, la production commercialisable s'est considérablement restreinte et le village, pour conserver une relative aisance, a dû se trouver de nouvelles ressources.

Ce changement a cependant été sensiblement moins contraignant qu'à Bepeha. On comprend ainsi que, quoique situé dans une région où la petite agriculture marchande est encore embryonnaire, ce dernier village s'y adonne bien plus intensément qu'Anjiakely, situé dans une région où elle est déjà une tradition. L'exploitation moyenne, dans l'échantillon que nous avons plus spécialement étudié à Bepeha, compte 19.33 ares de rizière seulement, mais 1.41.69 hectares de champs de haricot (1), par contre, à Anjiakely, la moyenne est de 1.49.65 hectares de rizière pour 56.40 ares d'arachide et 16.80 ares de tabac. Plus d'un quart des exploitants d'Anjiakely ne cultive pas d'arachide alors que 11% seulement de ceux de Bepeha ne sèment pas de haricots.

Dans les deux cas, on constate donc l'existence de temps de crises morphologiques, où le système de cultures a été profondément remis en question : cyclones de 1959 et 1969 à Bepeha, changements du cours de la Betsiboka en 1916 et 1959 à Anjiakely. Or, c'est en de telles périodes que les nouvelles cultures commerciales se sont, sinon introduites, du moins brusquement étendues sur une large part du terroir. Introduit en 1950 à Bepeha, par un cultivateur betsileo, le haricot ne connut d'abord guère

(1) Cet échantillon n'est pas pleinement représentatif, car il ne comprend pas d'agriculteur sakalava cultivant du riz *asotry*, dont la présence aurait quelque peu relevé la surface moyenne cultivée en riz ; celle-ci ne serait cependant tout au plus que de 30 ares.

de succès; mais en 1960 le village en produisait 40 tonnes, soit autant qu'en 1972. A Anjiakely, c'est également un Betsileo qui entreprit en 1957, à l'initiative des commerçants *karana*, la culture de l'arachide; point, ici, de temps de latence, puisque l'année suivante le fleuve changeait son cours: dès 1959, la production était assez forte pour provoquer une baisse des cours, qui tombaient de 40 à 30 FMG le kg d'arachides en coques. Nécessité proprement alimentaire comme à Bepeha, où la production locale de riz, depuis 1958, si elle était équitablement répartie, suffirait à peine pour six mois, ou, à Anjiakely, nécessité monétaire pour une paysannerie déjà liée à l'argent expliquent donc bien ces « booms » subits qui tiennent plus d'une adaptation aux caprices du milieu que d'une adhésion raisonnée à un nouveau type d'activité.

Les changements physiques ont contribué aussi d'une autre manière à faciliter l'évolution des systèmes de cultures. Il est frappant de constater que, plus ou moins précocement, ils ont dans nos deux villages provoqué la disparition ou l'extrême limitation de la culture de décrue du *vary asotry*. Or celle-ci, tant par son calendrier que par les rythmes de vie qu'elle suggère, ne favorise guère, tant s'en faut, l'extension d'autres cultures de saison sèche. Le travail très échelonné, au gré de la décrue, du repiquage, de la surveillance et de la moisson entre en concurrence avec le travail sur d'autres champs: concurrence déloyale en quelque sorte, car le riz *asotry*, pratiqué sans préparation du sol ni sarclage, a des rendements certes médiocres mais assurés et rémunère bien des efforts mesurés; ceux qu'il suppose, extrêmement morcelés rompent le rythme de travail et incitent plutôt à un séjour peu actif auprès des *baiboho* où sont dressées des maisons temporaires. Même si une certaine concurrence existe entre moisson du riz de saison des pluies et préparation des champs de culture sèche, la culture d'*asara* se combine évidemment beaucoup mieux avec les cultures commerciales d'hiver. Or, à Anjiakely, le riz d'*asotry* a disparu depuis les années 30 (1); à Bepeha, seuls quelques Sakalava anciennement établis ont encore des droits sur des lacs où ils plantent du riz de décrue. De manière significative, leur production de haricots n'est pas en rapport avec leur dotation en terres et leurs moyens de travail.

BEPEHA. PRODUCTION DE HARICOTS SELON L'ETHNIE

	Production par tête (kg)	% de la production totale
Betsileo	368	19,1
Merina	336	12,8
Antaimoro	291	6,9
Antandroy	250	4
Vakinankaratra	218	20,5
Antaisaka	180	5,7
Sakalava	172	30,9

(1) Quelques cultivateurs plantent un riz intermédiaire, l'*atriatry*, repiqué en mars seulement et moissonné vers la mi-août, mais ses techniques sont sensiblement les mêmes que celles du riz *asara*.

Ces facteurs suffiraient sans doute à justifier le caractère à peu près généralisé et économiquement dominant d'une culture commerciale, qui frappe dans les deux villages. Il nous semble cependant qu'engouement et nécessité ne suffisent pas à rendre compte de cette situation et qu'il faut prendre également en considération certains traits du système de cultures et d'élevage. Il est en effet sans doute des agriculteurs qui pourraient continuer de vivre d'une combinaison de la riziculture et d'un élevage extensif, utilisant particulièrement, en saison sèche, les pâturages des *baiboho*. Mais, dès lors que la majorité de la population a des motifs impérieux d'utiliser ceux-ci pour l'agriculture, le maintien des troupeaux devient de plus en plus aléatoire. On voit plus clairement le processus dans des villages où la culture commerciale est aujourd'hui en cours d'extension, comme Belolo: les dégâts que les bœufs au pâturage provoquent dans les champs de haricots font l'objet de multiples conflits que le *fokonolona* tend à régler à l'avantage de plus en plus net des agriculteurs; s'ils n'ont pas les moyens de salarier un berger qui puisse garder les bêtes au loin, les éleveurs ont alors tendance à réduire leur troupeau et à rechercher eux aussi des ressources dans la nouvelle culture commerciale.

L'extension accélérée de celle-ci, qui se combine avec l'apparition d'autres innovations techniques, peut donner à bon compte le sentiment d'une mutation profonde et décisive de l'agriculture. Il convient néanmoins d'y regarder de plus près, en voyant comment les différentes innovations s'articulent entre elles et avec des techniques plus anciennes encore préservées. La nouvelle agriculture marchande est toujours liée à la culture attelée, à la multiplication des charrues, herses et charrettes. S'agit-il d'une simple rencontre ou d'une véritable liaison technique? Il ne semble pas qu'on puisse apporter à cette question de réponse simple. A Anjiakely, comme dans l'ensemble du pays de Maevatana, la charrue — ancienne — est apparue avec la combinaison du riz et du tabac: la culture commerciale, pratiquée en lopins peu étendus, n'imposait guère son emploi si elle permettait son achat; elle semblait en fait plus utile à une riziculture menée sur un mode très extensif encore et qui, dans le cas de la culture d'*asara*, risquait de pâtir de la forte demande de travail pour le conditionnement du tabac après la saison sèche. De plus, sur les terres de *baiboho*, très peu pourvues en humus et bien ressuyées au moment où l'on prépare les champs d'*asara*, la technique du labour à la charrue légère, suivi d'un hersage, présente sur le piétinage des avantages beaucoup plus nets que dans les vallées marécageuses de l'Est, voire de bien des terroirs des Hautes Terres. Lorsque l'arachide se substitua au tabac, le point de vue se modifia quelque peu: les champs d'arachide, plus vastes, ne sauraient être bêchés sans un travail excessif, et la plante ne peut être cultivée « en pot », comme le tabac, repiqué dans des trous creusés à l'*angady*: une préparation fine du sol, un hersage pour couvrir les graines après le semis lui conviennent bien, si bien que la charrue, possédée déjà pour la rizière, est devenue très normalement un instrument indispensable de la nouvelle culture.

A Bepeha, et plus généralement dans tous les villages de la région de Miandrivazo qui adoptent le haricot, la charrue apparaît avec celui-ci. On ne saurait cependant y voir une liaison de causalité technique pure: le labour à la charrue, ici aussi, serait utile aux rizières d'*asara*, et la charrue s'impose moins pour le haricot que pour l'arachide, puisqu'au labour succède, peu logiquement, un semis en poquets recouverts par tassement au pied. Mais le contexte social dans cette région de plantation ne favorisait guère la diffusion rapide de la charrue: jusqu'à l'indépendance, le district de Miandrivazo ne comptait aucun employé des Services d'Agriculture, toute l'initiative étant laissée aux Européens, et les terres étaient mesurées dans les réserves

indigènes, freinant l'extension des surfaces cultivées. Si à Bepeha depuis quelque temps, et maintenant à Belolo, les charrues trouvent leur place, c'est d'abord pour des raisons de calendrier agricole: la culture commerciale est apparue, sur des terroirs restreints où plusieurs récoltes peuvent se succéder dans l'année, ou sur des terres tôt menacées par la crue, si bien que la préparation du sol doit être menée rapidement (1). Mais aussi, outre sa valeur symbolique de signe d'un nouveau statut social, la charrue est un facteur d'autonomie pour l'exploitant, quand l'extension de la culture commerciale contribue à distendre rapidement, nous y reviendrons, tout rapport d'entraide.

Diversément justifiée, l'introduction de la culture attelée a, au delà de la pure technique, des effets sur le paysage rural et l'organisation des terroirs. Ceux-ci sont beaucoup plus sensibles, pour des raisons de durée sans doute, à Anjiakely qu'à Bepeha. Dans le premier cas, la culture attelée a déjà provoqué la construction d'un paysage relativement géométrique et qui donne d'abord l'impression de la permanence. Les parcelles de riz ou d'arachide, de dimensions appréciables, pouvant aller jusqu'à près de 2 hectares, ont des formes régulières, le plus souvent en rectangles allongés, divisés, dans le cas des rizières, par des diguettes assez rectilignes, délimitant des casiers plus vastes qu'il n'est de coutume à Madagascar, même sur les *baiboho* dont la pente est très faible. Le parcellaire n'a pas acquis encore à Bepeha une régularité comparable; mais on note ici aussi un « nettoyage » du terroir débarrassé des éléments de désordre que constituent encore à Belolo, par exemple, rideaux de roseaux, buissons, arbustes... On a le sentiment, pour une bonne part d'ailleurs fallacieux, d'observer une fixation du paysage, préalable à une amélioration foncière plus systématique.

Développement de la culture et du transport attelés et évolution de l'élevage bovin vers la limitation des troupeaux et une conduite plus soignée semblent aller fort logiquement de pair. Bien sûr, l'adoption de la charrue suppose la possession d'animaux de trait, qui, comme partout à Madagascar, sont mieux soignés et mieux nourris que les autres, surveillés de près et pratiquement gardés en permanence au piquet. L'apparition de cette nouvelle catégorie de bêtes modifie le rapport au troupeau, relègue au second plan la masse moins bien différenciée des animaux d'élevage. De plus, l'investissement d'une bonne part du surplus en matériel agricole, le prix nettement plus élevé des bœufs de trait — souvent achetés les premiers temps par les

LE CHEPTTEL DE BEPEHA ET D'ANJIAKELY

	<i>Bœufs de trait</i>	<i>Autres mâles adultes</i>	<i>Vaches</i>	<i>Taurillons</i>	<i>Génisses</i>	<i>Veaux</i>	<i>Total</i>
<i>Nombre</i>							
Bepeha	46	17	34	3	8	19	127
Ankiakely	130	22	97	31	51	62	393
<i>Pourcentage</i>							
Bepeha	36,2	13,4	26,8	2,3	6,3	15	100
Anjiakely	33,1	5,6	24,7	7,9	12,9	15,8	100

(1) Il peut s'agir d'une succession de riz *asara* et de haricot, ou d'une culture d'arachide et de maïs après la récolte des haricots.

paysans nouvellement convertis à la charrue, et qui ne savent pas dresser des bêtes — limite les possibilités de placement de l'argent en bétail : c'est une brèche très sensible dans l'usage. Nous avons vu, d'autre part, que l'extension des cultures de saison sèche rendait difficile le maintien de grands troupeaux. Ceux-ci sont dorénavant très rares dans les villages que nous avons étudiés (cf tableau) : l'idéal d'un paysan bien établi est aujourd'hui tout au plus de posséder une douzaine de têtes, qui lui permettent d'assurer par lui-même le renouvellement de sa paire de bœufs de trait. Il serait néanmoins exagéré de dire que l'élevage bovin perd tout intérêt en lui-même : il change de sens en même temps que de techniques. A Anjiakely, beaucoup plus évolué sur ce point que Bepeha, il n'est pas d'un rapport négligeable ; le gain net qui nous a été déclaré était en 1972-1973 de 275 600 FMG, soit environ 30% des bénéfices (bruts) apportés par l'arachide, mais l'élevage naisseur a été remplacé par une embouche de bœufs de réforme, destinée à alimenter le marché de la capitale. Le degré d'évolution agricole et la situation géographique combinent ici, à n'en pas douter, leurs effets, Maevatanana étant en 1973 économiquement beaucoup plus proche de Tananarive : l'état de la route permettait le transport par camions des plus belles bêtes, évitant les pertes de poids, et les animaux y étaient achetés plus cher qu'à Miandrivazo où l'état, alors pitoyable, de la R.N. 34 ne permettait que le déplacement à pied des bovins (1).

Mais, jusqu'à présent, l'introduction de la culture attelée a modifié les rapports de l'agriculture et de l'élevage plus qu'il ne les a intensifiés. Les animaux servent d'autre manière à la préparation des champs mais n'ont guère d'autre utilité agricole. On peut même dire que, à la limite, la fertilisation du sol par le troupeau est plus réduite, puisque les effectifs sont plus restreints et parce que, même à Anjiakely où l'espace est moins mesuré, le bétail vague de moins en moins sur le terroir en saison sèche. L'opinion reste partout (et il n'en va guère autrement dans les villages qui s'adonnent plus largement à la culture du tabac) que crue et alluvionnement suffisent à fertiliser la terre. Evolution des techniques de culture et mutation du troupeau ouvrent sans doute la voie au changement, mais elles ne l'ont pas provoqué et n'ont pas modifié sur ce point les usages d'une agriculture qui demeure assez clairement extensive.

Le paysage régulier des rizières ne doit pas faire illusion. Les méthodes de culture conservent, dans ce nouveau corset de diguettes, une large part des qualités et des défauts de la traditionnelle culture d'*asara* de l'Ouest malgache. Qualité fondamentale, compte tenu des conditions de pratique, que la finesse dans le choix des variétés les mieux adaptées aux sols et à leurs régimes hydriques, comme aux calendriers culturels. Défaut par contre que le caractère sommaire de la plupart des travaux, hormis la préparation du sol à la charrue et à la herse. Nous ne mettons pas en cause ici la survivance du semis direct (pratiqué sur 5 des 22 parcelles de notre échantillon d'Anjiakely) car elle est parfois justifiée par les caractères topographiques et le régime de l'eau ; par contre, les sarclages sont nettement insuffisants à Anjiakely et ne sont même pas pratiqués sur près des deux tiers des champs de ce village, alors que la submersion est trop épisodique pour entraver vraiment la pousse des mauvaises

(1) On voyait en 1973 à Anjiakely des bœufs gras vendus 40 000 FMG pièce, un prix plutôt caractéristique du Moyen Ouest, alors que le même type de bête ne se vendait guère que 15 à 20 000 FMG à Bepeha.

herbes. Il est vrai que, dans ce village, les rizières, surtout pour les habitants les plus anciens, sont encore très étendues :

<i>Rizières</i>	<i>Surface moyenne</i>		<i>Production par tête</i>	
	<i>Anjiakely</i>	<i>Bepeha</i>	<i>Anjiakely</i> (kg)	<i>Bepeha</i> (kg)
Immigrants anciens ou autochtones	1.59.05	20.56	398	145
Immigrants récents	98.20	16.25	149	33 (1)

On s'étonnera sans doute davantage de constater qu'à Bepeha, malgré la rareté des rizières, les façons culturales ne sont pas beaucoup plus soignées. C'est que, sur les rizières d'*asara*, le rapport de l'investissement en travail n'est nullement garanti, le hasard des crues réglant la réussite ou l'échec de la culture. Le défaut majeur de cette riziculture de saison des pluies, bien difficilement remédiable, est en effet l'absence de maîtrise de l'eau. Quelques rizières d'*Anjiakely* reçoivent un appoint par un canal d'irrigation, et il est question de construire un barrage et un canal qui permettraient l'irrigation sur quelques dizaines d'hectares; à Bepeha, il n'y a ni réalisation ni projets. En fait, à l'échelle de l'ensemble des deux terroirs, l'irrigation n'est pas concevable: les bassins versants des cours d'eau secondaires n'y sauraient pourvoir, et la maîtrise des fleuves est impossible dans les conditions économiques présentes et prévisibles.

La situation est différente pour les cultures commerciales de saison sèche, et plus généralement pour les cultures non inondées ce qui inclut l'arachide d'*asara* à *Anjiakely*: certes, l'absence de maîtrise de l'eau est pour elles aussi un handicap, mais celui-ci peut être évalué, scientifiquement ou empiriquement; on sait à l'avance quels risques courent les plants lors de la décrue, et l'activité peut s'organiser en conséquence. De manière générale, ces cultures sont plus soignées: à une préparation rigoureuse du sol s'ajoutent des sarclages, dont la nécessité est reconnue par tous, même si la pratique diverge quelque peu de la théorie. A Bepeha, on estime qu'il faudrait sarcler trois fois les haricots; en réalité, on ne désherbe jamais plus de deux fois, et le deuxième sarclage est généralement sommaire. A *Anjiakely*, autant la préparation du sol est soignée (ce qui se traduit même, sur un quart des parcelles environ, par deux ou trois labours pour l'arachide *jeby*), autant les façons ultérieures sont relativement négligées: l'arachide d'*asara* est certes toujours sarclée (nous avons même noté une parcelle où quatre sarclages avaient été pratiqués) car en saison des pluies la pousse des herbes est plus vigoureuse, mais pour le *jeby*, qui est la culture dont dépendent directement les revenus, plus de la moitié des champs ne sont pratiquement pas désherbés. Il y a donc négligence générale, plus marquée à *Anjiakely* qu'à Bepeha, le village nouveau-venu à l'agriculture commerciale étant celui où l'agriculture est la plus soignée.

(1) On a exclu du calcul deux familles d'épiciers merina, qui sont des cas franchement particuliers: ils sont, avec environ deux tonnes de paddy chacun, les plus gros producteurs du village. Même en les incluant, le groupe des nouveaux venus ne dispose que de 67 kg par tête.

Le faible développement de la double culture annuelle peut aussi sembler manifester le faible degré d'intensification agricole: l'indice est en réalité des plus ambigus. Ainsi à Bepeha, où la terre est manifestement rare, notre échantillon ne comporte aucune parcelle cultivée deux fois l'an; certes, sa petite taille (sept exploitations seulement) limite sa signification, et l'on nous a signalé par ailleurs des cas de double culture: il ne s'agit pas alors d'une succession de riz et de haricot, mais de cultures hâtives de maïs et d'arachide après les haricots, et qui ne réussissent que si la crue est tardive. Anjiakely, où les terres sont assez abondantes et les cultures peu soignées, offre un pourcentage de surfaces en double culture modeste encore mais appréciable: 13% des surfaces cultivées de notre échantillon connaissent une succession annuelle de riz et d'arachide. Mais on ne saurait y voir la marque d'une évolution plus poussée de la petite agriculture commerciale: le village de Belolo, en Betsiriry, où la culture du haricot est encore à ses débuts, a 9,5% de ses terres cultivées en double culture de riz et de haricot.

En fait, il faut considérer que l'extension de la double culture est beaucoup moins fonction de la pression démographique ou du développement de la culture commerciale que des conditions écologiques. Si les villageois de Bepeha ne cultivent pas les mêmes terres en *asara* et en *asotry* c'est que cela n'est pas possible sur un terroir trop contrasté: les champs consacrés au haricot sont trop continûment ennoyés en saison des pluies pour être plantés en riz d'*asara*; les rizières sont trop hautes pour porter une culture de décrue. A Belolo, par contre, comme à Anjiakely, les positions topographiques intermédiaires, qui permettent de tenter deux fois la chance, sont sensiblement plus fréquentes.

Au demeurant, la double culture n'est nullement signe d'intensification. En tout état de cause, elle ne s'accompagne (sauf, à Maevatanana, dans les vieux villages producteurs de tabac) d'aucun effort de fertilisation du sol. Elle peut être d'un intérêt vital pour des exploitants qui manquent de terre, et dans ce cas, pour le moment du moins, elle leur évite de soigner davantage leurs cultures. Mais elle est aussi pratiquée par de gros exploitants, lorsqu'ils jouissent de terrains adéquats, et, plus clairement encore ici, elle permet une économie d'efforts, en limitant les travaux de préparation de la terre. En fait, ce qui détermine le degré de soin apporté aux cultures c'est, au delà des considérations économiques de rémunération du travail, la quantité de main-d'œuvre disponible. C'est ainsi que se comprend l'entretien relativement meilleur des champs à Bepeha.

SUPERFICIES MOYENNES EN RIZ ET EN CULTURES COMMERCIALES

	Riz	Cultures commerciales	Total
Anjiakely	1.49.66	73.20	2.22.86
Bepeha	19.32	1.41.69	1.61.01

Outre que l'exploitation moyenne y est, selon nos échantillons, sensiblement plus petite qu'à Anjiakely, les paysans y ont moins de mal à disposer d'un supplément de main-d'œuvre, surtout sous forme de salariés. Certes, dans aucun des deux cas, on ne peut compter sur les saisonniers des Hautes Terres; rares sont ceux qui s'aventurent dans l'Ouest, et ceux qui le font trouvent à s'employer dans les premiers

villages qu'ils atteignent : à Anjiakely, on dit qu'ils sont tous retenus à Beratsimanina, un gros village situé à peu de distance de la grand route; en Betsiriry, ils s'emploient pour la plupart autour de Morarano, la concession le plus proche de Miandrivazo. Mais Bepeha peut compter sur une autre source de main-d'œuvre, les villages voisins qui, ne disposant pas de *baiboho* convenant à la culture de saison sèche, se consacrent essentiellement à la culture du riz *asara* dans les vallées d'affluents de la Mania, si bien que le sous-emploi y règne en *asotry*. Aussi des commerçants ou des notables peuvent-ils cultiver le haricot sans, pratiquement, mettre la main à l'*angady*, tandis qu'à Anjiakely la culture de l'arachide, comme celle du riz, hors une entraide assez réduite, est menée par l'exploitant et sa famille directe. Compte tenu des techniques actuellement connues à Madagascar, le manque de main-d'œuvre est incontestablement un facteur de maintien d'une culture extensive, qu'encouragent également la course à l'occupation des *baiboho* et la faiblesse des connaissances en matière de fertilisation pour ce type de sol. Certes, vu l'engouement pour la culture attelée, il serait possible d'introduire à Maevatanana semoirs et houes tractées; il est peu probable néanmoins que ceci suffise à provoquer un passage véritable à la culture intensive, comprenant notamment le maintien de la fertilité du sol; les façons extensives sont en effet aussi liées aux conditions écologiques et économiques.

En dépit de leur construction apparente, les terroirs de ces régions de *baiboho* sont et resteront pour longtemps susceptibles de mutations brusques: Anjiakely et Bepeha nous l'ont montré et la plupart des autres villages offriraient des exemples comparables. Au gré des variations des fleuves, secteurs mis en valeur, cultures pratiquées se modifient, parfois d'une année sur l'autre. Ainsi, au nord d'Anosikely, près du cours actuel de la Betsiboka. Depuis 1969, l'exhaussement du niveau des alluvions y perturbe les cultures de saison sèche. Les dépressions sont peu à peu comblées; sur les terrasses, la baisse trop rapide du niveau de la nappe nuit à la culture de l'arachide *jeby*, qui tend à disparaître; l'arachide *asara* la remplace en partie, mais les sols lui sont mesurés et elle entre en concurrence avec le riz. Un manioc hâtif, avec notamment des espèces qui produisent en trois mois, comme le *tongotr'akoho*, devient la principale culture d'*asotry*, à laquelle s'ajoutent certaines espèces de pois secs, tandis que, sur des surfaces limitées, dans des chenaux de crue, le bananier est d'un bon rapport. Ces villages semblent avoir atteint un point limite, où les *baiboho* morts ne reçoivent plus guère d'alluvions, terme d'une évolution qui va de la production de riz à celle de manioc, en passant par le tabac, les haricots et l'arachide. Ne traitant que l'épiderme de la terre, le sommet des dépôts alluviaux, l'agriculture des *baiboho* doit s'organiser en fonction de mutations du milieu qu'on ne peut prévoir, mais qu'on doit attendre. Si même ils en avaient les moyens économiques et scientifiques, il est peu probable que des paysans prendraient donc le risque d'investissements à long terme, qu'il s'agisse d'aménagements fonciers comme la construction de diguettes permanentes et de réseaux d'irrigation, ou d'une fertilisation systématique.

Mais ces contraintes naturelles ne sont pas les seules à jouer pour maintenir un système de cultures hybride, aux limites de l'extensif. Dans la région de Maevatanana, les villages, tant à l'extrême nord qu'à l'extrême sud, en portent témoignage. Pour des raisons variées, la plupart, en effet, ont vu s'accroître la pression des hommes sur la terre. Au sud, à proximité de la ville et de la grand route, ceci résulte d'une augmentation sensible de la densité, par croissance naturelle et par immigration; au nord, vers Ambinanikely et Mangabe, l'extension des zones cultivées par les concessions européennes, de tabac, puis de coton, en est la cause. Or, dans les deux cas l'évolution du système de cultures ne va pas dans le sens d'un accroissement du

rendement des cultures anciennement pratiquées; s'il n'y a pas simple maintien de l'ancien état de choses et appauvrissement, on va vers l'adoption de cultures de plus grande valeur marchande. Au sud, les villages les plus peuplés, à proximité immédiate de la route, ont adopté la culture des tomates, pratiquée sur les rizières en saison sèche; un peu plus loin, ils ont conservé, malgré l'atténuation des contraintes administratives, la culture du tabac; au nord, ce sont les oignons, vendus verts ou secs, qui constituent la culture de rente.

Le maintien de la culture du tabac dans le centre de la plaine de Maevatanana ne s'explique pas seulement par les pressions psychologiques qu'exerce l'Ofmata. De fait, s'il rapporte moins que l'arachide par journée de travail (pour une culture soignée, le rapport de la journée de travail est de l'ordre de 260 FMG contre 332 pour une arachide cultivée de manière extensive et vendue en coques à Tananarive), le tabac est d'un meilleur rapport à l'hectare (65 000 FMG environ, contre 50 000 FMG). Dans des villages où la terre se fait rare, où la superficie moyenne cultivée en tabac ne peut plus guère être que de 25 ares, le maintien du tabac peut donc être justifié, si du moins la qualité des feuilles est bonne (1), mais le revenu de la culture commerciale principale est sensiblement inférieur à celui qu'assure l'arachide: sur 25 ares, les planteurs de Beratsimanana ou Bemangahazo peuvent gagner environ 16 200 FMG par an, alors que, cultivant en moyenne 50 ares, ceux des exploitants d'Anjiakely qui sèment de l'arachide peuvent gagner 25 000 FMG s'ils vendent en coques à Tananarive, 29 000 FMG s'ils vendent l'arachide décortiquée. Il est possible cependant que nous sous-estimions le rapport de la production de tabac, dont une partie non négligeable peut être écoulée en contrebande (2); on n'expliquerait pas autrement que les villageois affirment pouvoir tirer fréquemment 50 000 FMG de leur parcelle de tabac, ce qui est inconcevable si on considère surfaces cultivées, rendements et prix payés par l'Ofmata. Si donc, économiquement, le maintien du tabac est justifié dans les secteurs très peuplés, il permet seulement de limiter une baisse des ressources monétaires provoquée par la diminution de la taille des exploitations. Cultivant de moindres surfaces, les planteurs de tabac travaillent moins que les cultivateurs d'arachide; s'ils ne sont pas indifférents au progrès technique et ont par exemple répondu assez favorablement à l'introduction des engrais (3), ils ne semblent guère enclins à accroître leur travail au delà d'un certain seuil, et par exemple à pratiquer l'écimage et l'épamprement. Pratiquée de longue date et continûment sur les mêmes parcelles, la culture du tabac a sans conteste fatigué les sols; dans les limites des disponibilités monétaires paysannes, aucune technique ne semble capable de relever les rendements, sans l'introduction de rotations dont ne semble guère se soucier l'Ofmata, organisme spécialisé dans une seule culture. Pratiquée dans des secteurs de plaine où les terrasses d'inondation sont rares, la

(1) En 1973, les prix des différentes qualités de tabac étaient les suivants: 115 FMG pour la première qualité, 95 FMG pour la deuxième, 70 FMG pour la troisième et 40 FMG pour la quatrième. S'y ajoutaient des primes appréciables de quantité et de qualité, et une prime pour la construction des séchoirs.

(2) Il existe un écart de près de 25% entre production escomptée, d'après le nombre de plants repiqués, et production achetée par l'OFMATA en 1972; l'écart réel peut être plus considérable si, comme il est probable, toute la surface plantée en tabac n'a pu être mesurée par les agents de l'Office. L'année n'ayant pas été mauvaise, une large part de l'écart correspond sans doute à une vente clandestine.

(3) En 1973 ont été vendues 70 tonnes d'engrais (soit en moyenne 40 kg par planteur, 175 kg par hectare); les ventes avaient été de 50 tonnes en 1972, 25 tonnes en 1971.

culture du tabac se cantonne d'ailleurs souvent sur des sols de valeur moyenne, colluvions et bourrelets de berge. D'autre part, les travaux complémentaires, assurant une qualité supérieure des feuilles, ne paraissent guère rentables aux paysans, car les qualités supérieures, pour des tabacs destinés au marché intérieur, sont assez aisément obtenues.

En cas de plus grande raréfaction de la terre cultivable, l'issue ne semble donc pas trouvée dans l'intensification mais dans l'adoption d'autres cultures de rente, plus exigeantes en travail, de rendements et de prix plus élevés, du type des tomates ou des oignons. Ceux-ci, dans la commune rurale d'Anosikely, sont encore un bel exemple de culture commerciale adoptée spontanément sans aucun appui technique ni organisation commerciale officielle. Sans doute ne s'agit-il pas à proprement parler d'une culture nouvelle, puisque nous l'avons vue signalée dès la fin des années 20 en bordure des lacs de la sous-préfecture. Néanmoins, dans la mesure où, faute de mesures personnelles, nous pouvons nous appuyer sur les évaluations des Monographies de sous-préfecture, mal informées mais dont les auteurs sont peu enclins à monter en épingle une activité spontanée jugée presque clandestine, la production semble avoir très considérablement augmenté dans les dix dernières années; on l'estimait à 300 tonnes en 1965, 400 en 1968, 612 tonnes en 1970, 884 en 1971 et les Services de l'Agriculture parlaient de plus de 1 000 tonnes en 1973. Il s'agit d'une production très étroitement localisée sur la bordure nord de la plaine d'Anosikely, dans les gros villages d'Ambinanikely, Mangabe et Kamotro, soit à proximité immédiate des concessions européennes. Cette concentration se justifie assez facilement par les conditions physiques et foncières qui marquent ce secteur: l'extension des concessions sur les terrasses inondables a laissé essentiellement aux communautés villageoises la jouissance des cuvettes de débordement en voie de comblement depuis le déplacement de la Betsiboka vers le nord en 1959. Sur ces sols humides et lourds, tabac ou arachide viendraient mal, mais l'oignon réussit à merveille. Le comblement progressif des dépressions se combine aujourd'hui à l'accroissement démographique pour provoquer l'extension des surfaces cultivées. Assez à l'écart en apparence, ces villages ne sont d'autre part pas mal desservis, grâce à la piste qui joint les concessions à la grand route, courant sur le plateau de grès de l'Ankara et qui, si elle peut être d'accès difficile en saison des pluies, n'est jamais inondée et peut être régulièrement empruntée, facteur favorable pour la production d'oignons verts notamment, qui demandent à être rapidement évacués. Habilement mené sans aucun encadrement des services agricoles (1), cette culture semble être une réussite commerciale, et sa croissance s'est déjà accompagnée de l'apparition d'un petit groupe de producteurs fort importants (on en cite un qui vendrait annuellement 40 tonnes). Les conditions de commercialisation faisaient, en 1973, l'objet de critiques de la part de l'administration: malgré l'existence de marchés contrôlés dans les trois principaux centres, où viennent acheter les commerçants de Tananarive, une large part de la production serait écoulée clandestinement vers la capitale par entente entre camionneurs et paysans. Si les gros producteurs en tirent bénéfice, parce qu'ils peuvent fournir régulièrement le marché, il est effectivement possible que des exploitants de moindre envergure, sans liaison systématique avec les négociants du Zoma de Tananarive,

(1) Il ne s'agit nullement d'un refus de principe; les Services de l'Agriculture n'ont pas les moyens de suivre l'opération de près, mais s'y intéressent et les paysans n'hésitent pas à venir leur demander conseils et appuis à l'occasion.

risquent de tirer moins aisément leur épingle du jeu que les vendeurs d'arachide d'Anjiakely. Dans l'ensemble, néanmoins, les prix paraissent satisfaisants: très élevés au début de la saison sèche, où les oignons verts se vendent couramment à 200 FMG le kg ils s'abaissent ensuite à 60-75 FMG le kg pour les oignons secs, remontant à 110-115 FMG en fin d'année.

A l'autre extrémité de la plaine, les villages proches de Maevatanana ont été conduits eux aussi à l'adoption de cultures de rapport, en raison de l'accroissement des densités rurales. Ils ont pendant un temps essayé d'intensifier leur culture du tabac, et certains exploitants s'y efforcent encore et comptent parmi les plus gros acheteurs d'engrais de la région (une moyenne de 150 kg par planteur), mais, pratiquée sur les rizières après la récolte d'*asara*, la culture du tabac ne semble pas profiter de manière économiquement intéressante de la fertilisation. Faute de pouvoir, comme dans les années 60, tirer bénéfice de l'engraissement des porcs, en raison de l'extension de la maladie de Teschen, les villageois se tournent de plus en plus vers la culture de la tomate, pratiquée de manière sporadique depuis une vingtaine d'années, mais qui n'a pris son essor qu'au début de l'actuelle décennie. Les trois villages d'Ambodimanga, Ambatokely et Andramy parviennent à produire, au cours de la saison sèche, plus de 160 tonnes de tomates. Culture hautement spéculative: ces villages, les premiers dans la plaine au sortir de Maevatanana, en bordure de la route goudronnée, utilisent une position géographique particulièrement privilégiée, au contact des Hautes Terres et de leur marché. Prospérité de la production et conditions de circulation routière sont ici liées de manière frappante: en 1969, alors que la route bitumée de Maevatanana à la Betsiboka était en cours d'achèvement, les récoltes, encore assez limitées, subissaient la mévente; quatre ans plus tard, l'offre couvrait à peine la demande. Les conditions économiques sont de surcroît associées à un contexte physique et humain bien typé: des alluvions hautes, stabilisées parce qu'à l'abri des crues, de vieux terroirs organisés, au parcellaire construit, où un minimum d'irrigation peut être assuré en début de saison sèche. Dans ces conditions particulièrement favorables, point n'est encore besoin de pratiquer une véritable intensification de la culture: la production de tomates est vue comme une tâche assez aisée, on n'y applique pas d'engrais, l'entretien est fort réduit et le sarclage lui-même est considéré comme facultatif. En matière de commercialisation aussi, les habitants d'Ambodimanga se montrent beaucoup moins soucieux que ceux d'Anjiakely, pourtant plus isolés, de s'assurer le maximum d'avantages: le commerce des tomates restait en 1973 aux mains de courtiers merina qui, achetant 400 FMG la caisse de 25 kg de tomates, la revendaient 600 FMG aux camionneurs de Tananarive; la vente directe des produits dans la capitale était envisagée, mais non réalisée.

Ces exemples d'adaptation au changement de l'équilibre entre population et ressources nous semblent révélateurs d'une tendance générale. La petite agriculture marchande de la bordure des Hautes Terres, dynamique et, sur certains points, manifestement ouverte au progrès technique, n'est pas encore entrée dans la voie d'une stabilisation et d'une intensification systématique. Par l'adoption de certains procédés nouveaux et l'adaptation au marché, elle a su lever certains obstacles sur lesquels a buté l'agriculture marchande tournée vers l'exportation, que nous décrit à Morondava E. FAUROUX. Sauf sur quelques terroirs de marge, encore partiellement forestiers, elle n'est pas limitée dans son extension par les difficultés de défrichement et de la mise en culture: l'effort des générations précédentes, la médiocre importance du boisement sur des terres saisonnièrement inondées, permettent l'établissement des champs de cultures nouvelles; l'adoption de la charrue et de la herse, déjà

ancienne à Maevatanana du moins, permet l'extension des cultures sans gros effort, dans des contrées moyennement peuplées et qui ne reçoivent guère de main-d'œuvre saisonnière. D'autre part, les populations, pour une part originaires des Hautes Terres, et au contact avec leur marché et leurs modèles de consommation, ne travaillent plus à l'évidence dans le seul but de payer leurs impôts; ravitaillant un marché intérieur où l'évolution des prix à la baisse est exceptionnelle, et qui s'est au cours des dernières années franchement orienté à la hausse, les exploitants ne réagissent plus d'aucune manière comme les producteurs de pois du Cap ou de maïs de l'Ouest malgache dans l'entre-deux-guerres, modulant surface et production selon les prix du marché et des besoins en numéraire fixés par des instances extérieures. Ils ne sont pas, d'autre part, détournés de l'agriculture marchande par le manque de terres: ne disposant pas de l'échappatoire que constitue ailleurs l'élevage extensif sur des pâturages éloignés, ils sont précisément contraints par la rareté de la terre à pratiquer des cultures de plus forte valeur commerciale. A bien des égards donc, le type d'agriculture qu'ils ont adopté peut apparaître plus franchement commerçant, et sans doute ce caractère même est-il un des éléments qui permettent de comprendre les mutations qui le caractérisent. Abstraction faite des brusques changements du milieu naturel, qui révolutionnent bien des terroirs, l'augmentation de la pression démographique conduit à des choix nouveaux: parce qu'il est délicat à concevoir techniquement et qu'il est économiquement peu intéressant, l'accroissement des rendements n'est recherché que si aucune autre solution n'apparaît, ce qui peut être le cas pour certains villages producteurs de tabac à Maevatanana; mais, le plus souvent, l'accroissement du bénéfice à l'unité de surface est obtenu de deux manières, d'un côté par l'adoption de nouvelles cultures, plus cotées sur le marché, lorsque la position du village et l'existence de réseaux de relations le permettent (c'est le cas notamment à Bepeha, ou pour des producteurs de tomates proches de Maevatanana), de l'autre par une participation plus étroite à la commercialisation par le conditionnement partiel des produits et l'élimination, illégale s'il le faut, de certains intermédiaires. De ce point de vue, la situation, à proximité de frontières administratives, est un incontestable avantage.

Par ces procédés, une agriculture sciemment extensive peut se maintenir. Dans les conditions techniques et sociales actuelles, elle peut même, pensons-nous, s'affirmer davantage au profit d'une minorité de la population. L'adoption de nouveaux outils, puis de nouvelles cultures, à de toutes parts entraîné une individualisation marquée de l'exploitation. A Bepeha, si la rareté des rizières conduit au maintien de leur mise en valeur sous forme communautaire par des maisonnées qui regroupent plus souvent qu'il n'est de coutume parents et enfants mariés, la culture du haricot est franchement individuelle, effectuée même par des jeunes gens célibataires, selon une structure qui rappelle celle de maintes régions d'économie de traite en Afrique. L'entraide avec réciprocité, *valintanana*, s'est pratiquement éteinte: les petits exploitants travaillent seuls leur terres; les plus riches recourent au salariat ou à la culture-invitation, l'*angavy* équivalant au *findramana* des Hautes Terres d'Imerina, qui a gardé des formes somptuaires et se justifie beaucoup plus socialement qu'économiquement. Sans doute pourrait-on dans ce cas, invoquer la faible cohésion sociale d'un village qui recueille de tout temps, et souvent pour une durée assez courte, des retraités plantations et paysans fuyant l'expansion territoriale de celles-ci. Mais la structure sociale d'Anjiakely, qui est très différente, n'empêche pas une évolution de même type. S'il existe un nombre appréciable d'immigrants récents, Antaisaka et Antandroy, attirés dans les années 50 sur les terres de la plantation, le cœur du village est formé

d'un groupe d'hommes fort anciennement établis dans la région et qui ont tissé entre eux des liens familiaux et matrimoniaux d'une extrême complexité, défiant la représentation graphique, qui rompent toute distinction tribale. Sans remonter au delà de deux générations, ni même être certain d'avoir retenu toutes les relations, nous avons noté l'existence de deux grands groupes de parenté et d'alliance; l'un qui réunit 22 exploitants, est constitué autour des premiers occupants, Masombika; l'autre, une grande famille betsileo, en groupe 8: à eux seuls ces deux ensembles réunissent les deux tiers des chefs de famille appartenant à des ethnies de la vieille immigration (1). Or, à l'intérieur même de ces groupes, la coopération est extraordinairement réduite; le plus souvent, elle ne se manifeste guère qu'au moment des labours, et plus particulièrement sur les terres des anciens. Dans quelques cas on voit ainsi les parcelles travaillées par un nombre considérable de charrues: onze auraient été employées pour labourer la rizière d'un exploitant masombika, qui s'étend sur un hectare et demi, ce qui de toute évidence n'a pas de justification technique, mais peut montrer la capacité d'agrégation sociale d'un des *tompontany* (premiers occupants, maîtres de la terre). Pour le reste, le travail est essentiellement familial, sans recours appréciable au salariat sur les champs d'arachide, et il l'est même très largement sur les rizières, comme en témoignent les données que nous avons recueillies sur notre échantillon:

POURCENTAGE DES JOURNÉES DE TRAVAIL EFFECTUÉES PAR

	<i>Chef de famille</i>	<i>Epouse</i>	<i>Enfants</i>	<i>Entraide</i>	<i>Salariés</i>
Riz	33,4	22,1	21,8	16,5	6,2
Arachide <i>jeby</i>	47	28,25	19,75	1	4

En fait, disposant d'un outillage satisfaisant, les agriculteurs les mieux établis, qui sont pratiquement, à Anjiakely du moins, les plus anciens immigrants, pourraient, en culture extensive, étendre leurs exploitations, et ils ont intérêt à le faire dans la mesure où ils contrôlent quelque peu la commercialisation ou du moins, comme à Bepeha, n'en sont pas victimes.

NOMBRE D'EXPLOITANTS PAR CHARRUE ET PAR HERSE

<i>Anjiakely</i>	<i>Anciens immigrants</i>			<i>Nouveaux immigrants</i>	
	<i>Charrue</i>	<i>Herse</i>		<i>Charrue</i>	<i>Herse.</i>
Masombika	1	1,3	Antaisaka	1,7	3
Merina	1,2	2,3	Antandroy	2,25	2,25
Bara	1	1		1,9	2,6
Sihanaka	1	0,7	Moyenne		
Betsileo	1,5	1,9			
Moyenne	1,3	1,9			

(1) Merina, Masombika, Betsileo, Sihanaka et même Bara et Antanosy.

<i>Bepeha</i>	<i>Anciens immigrants ou autochtones</i>		<i>Nouveaux immigrants</i>	
	Charrue	Herse	Charrue	Herse
Sakalava	2,4	24	2	—
Ambaniandro	3	—	1,4	7
Moyenne	2,4	27	2	—
			2	—
			2	—
			2	—
			—	—
			3	—
			2	23

Si l'on ne peut encore parler de concentration foncière, on note du moins les efforts de certains des premiers occupants pour récupérer des terres accordées à de nouveaux venus et une aggravation des conditions d'octroi de parcelles. Les solidarités familiales ne jouent plus en ce domaine que dans une mesure très réduite; à Bepeha, un beau-père cherche à reprendre à son gendre la parcelle qu'il lui a prêtée; à Anjiakely, quoique membre du lignage betsileo du président du *fokontany*, un paysan endetté qui a dû céder ses terres est réduit maintenant à s'employer comme salarié. Quoique pour tous le faire-valoir direct reste le mode d'exploitation dominant, le prêt sans garantie de durée et le métayage prennent plus d'importance dans le groupe des nouveaux venus, même quand ils sont établis depuis près de vingt ans.

<i>Anjiakely</i>	<i>Pourcentage des parcelles en</i>		
	<i>Faire-valoir direct</i>	<i>Métayage</i>	<i>Emprunt</i>
Etablis avant 1950	91,9	6,5	1,6
Etablis après 1950	58,3	25	16,7

Il est rare d'autre part qu'un nouveau venu dispose de plus d'une parcelle, soit une rizière soit un champ de culture commerciale, et il s'agit généralement de champs de dimensions modestes. Sans doute le renforcement de l'emprise des premiers venus sur les terres n'est-il encore guère qu'une hypothèse; du moins était-elle fort sérieusement débattue en 1973, année de nos enquêtes. Les conditions politiques étaient, à vrai dire, particulièrement favorables: l'instauration des *fokontany*, communautés villageoises dotées d'une certaine autonomie, notamment en matière de simple police, de groupage et de commercialisation des produits, avait fourni aux exploitants les mieux établis, aux petits commerçants, aux retraités dotés d'un certain avoir, tous gens qui dominaient déjà la production, l'occasion d'acquérir plus formellement une parcelle de pouvoir en se faisant élire à des postes de responsabilité. A Bepeha, le groupe des gros producteurs de haricots, vendant annuellement plus de deux tonnes, est remarquablement typé: il comprend trois commerçants, un sergent-

chef retraité de la garde indigène, un instituteur, et le président du *fokontany*, un Betsileo arrivé en Betsiriry il y a plus de trente ans, et qui fut métayer puis « caporal » sur une concession. Cette « élite » se dégage moins bien à Anjiakely où la stratification sociale se marque plus encore dans la production de riz. L'unique commerçant du village dispose d'un fort excédent de riz mais ne cultive pas d'arachide. Le groupe des gros producteurs, peu marqué, compte même trois Antandroy récemment arrivés. Néanmoins dominent les plus anciennement établis, et c'est parmi eux que se comptent les premiers acheteurs de décortiqueuses, les plus soucieux de développer leur production et de contrôler le commerce. Une classe de producteurs aisés s'ébauche, désireuse d'accroître sa richesse, en obtenant sans doute de meilleures conditions de vente, mais aussi les moyens fonciers (par la récupération de terres aux dépens des concessions étrangères comme des petits exploitants) et financiers (par l'emprunt) d'un accroissement de sa production. Les demandes de prêts pour l'achat de matériel, et notamment de semoirs, se multipliaient en 1973 et on voyait clairement poindre un conflit entre notables citadins, jusqu'alors mieux placés pour accéder au crédit, et notables ruraux qui entendaient en profiter à leur tour, dans une situation favorable de hausse du prix des produits agricoles. Si cette tendance se confirmait, l'orientation vers une culture extensive et en même temps carrément commerciale s'accroîtrait assez sensiblement et l'immigration serait probablement freinée.

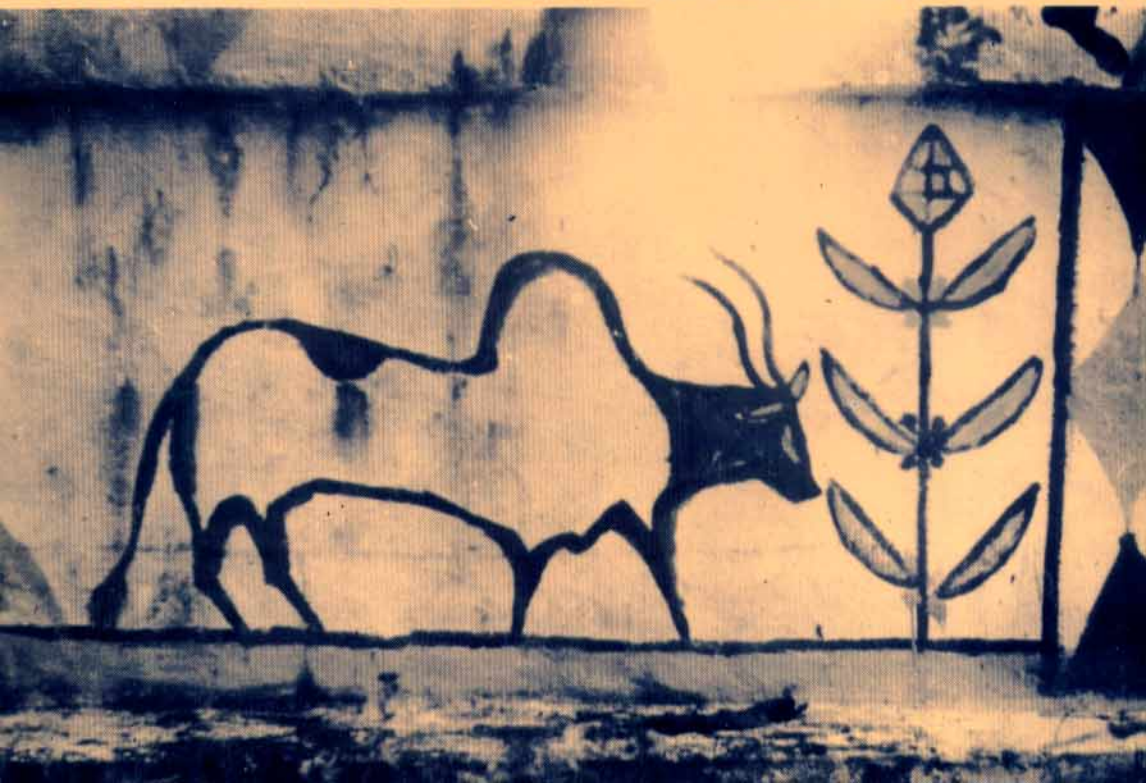
Les liaisons humaines avec les Hautes Terres s'effaceraient alors sensiblement au profit des rapports économiques. Les pays de *baiboho* de la dépression périphérique joueraient alors davantage le rôle de marchés encore modérément peuplés, précieuses parce que la nature et la période de leurs activités sont remarquablement complémentaires de celles des Hautes Terres, mais marchés incertaines, soumises à la fois aux aléas de la nature et du marché. L'évolution qu'elles connaissent résulte certes pour une bonne part des caractères spécifiques et de la maturation d'une région tananarivienne qui s'affranchit de son cadre naturel et humain pour mordre de plus en plus résolument sur le domaine occidental.





changements sociaux dans
L'OUEST MALGACHE

G.SAUTTER R.WAAST E.FAUROUX B.SCHLEMMER F.LE BOURDIEC J.P. RAISON G.DANDOU



Maquette de couverture: J. BOUNIOL et H. DARDENNE

Cliché: J.Y. MARCHAL

« fresque peinte sur un tombeau. Région de MAFAIMBANDY:
cul de lampe et bandeaux d'après une photographie de Michel SOURDAT

© ORSTOM, 1980
ISBN 2-7099-0515-9

changements sociaux dans
L'OUEST MALGACHE

R. WAAST E. FAUROUX B. SCHLEMMER
F. Le BOURDIEC J.P. RAISON G. DANDOY

PRÉFACE

de

G. SAUTTER

Editions de l'Office de la Recherche Scientifique et Technique Outre-Mer

Collection **MÉMOIRES** N° 90



PARIS - 1980